

Il a voyagé en Europe, mais cela date de loin. Il est allé à Londres comme étudiant, à une période déjà ancienne de sa vie (il a cinquante-quatre ans), alors que son esprit était encore trop hésitant et son idéal trop vague pour s'intéresser à ce qu'était alors le marxisme ; et ses longs déplacements dans l'Afrique du Sud ont été accaparés par les lourdes et constantes exigences de son apostolat.

Il n'a pu être renseigné sur les grands courants contemporains que par les écrits — livres et journaux. Or, la censure que fait peser sur l'Inde l'opulente et formidable bureaucratie britannique, est telle, qu'aucune espèce de lumière n'y peut filtrer des papiers imprimés sur des réalités jugées dangereuses par le gouvernement de Sa Majesté. Et, d'autre part, il se dégage de la presse bien pensante qui, seule, a le droit de fonctionner dans l'immense péninsule, un amas inimaginable de calomnies, que rien ne vient contrebalancer, touchant les faits et gestes de Lénine et de ses suppôts. Lorsqu'il est jeté avec quelque science et quelque patience, le mensonge est invincible.

Gandhi a cru à bien d'autres affirmations écrites auxquelles, depuis, il a cessé de croire ! Lorsqu'il était fidèle à l'Angleterre, la jugeant aussi sincère que lui, il lui est arrivé de faire campagne, pendant la guerre, pour l'enrôlement des Indous dans l'armée anglaise : La publicité patriotique déchaînée autour de lui avait fini par le persuader que l'Empire était menacé, alors que n'étaient menacés que son hégémonie vorace et son néfaste orgueil.

Et c'est ainsi — malgré lui et par l'influence quasi magique des choses établies et la virulence chimique de la calomnie — qu'il n'a envisagé la lutte sociale dans l'Occident que selon le point de vue anglais. Dans les quelques occasions où il a fait allusion à la III^e Internationale et à la République des Soviets, notamment dans le « Young India », à la suite des émeutes de Bombay, il a dit que le Bolchevisme était synonyme d'Anarchie. Quelle que soit l'opinion qu'on professe sur le bolchévisme, ils est impossible, pour peu qu'on soit renseigné, d'admettre cette absurde assertion qui assimile la doctrine communiste à la tendance qui en ébauche exactement l'antithèse ; ces jugements sommaires ne peuvent que se trouver tout faits dans quelque journal bourgeois. Et, par une ironie assez tragique du sort, c'est ce même mot : Anarchie, qui donna le ton aux attaques dont Gandhi fut l'objet dans les milieux impérialistes, et c'est par la vertu de ce mot qu'on le jugea (qu'on ne le jugea pas) et qu'on le condamna.

Mais qu'importent ces questions de vocable et d'interprétation, où la falsification a beau jeu de s'exercer. Entrons dans les réalités et nous verrons que le révolutionnaire oriental est bien proche de ces bolchevicks dont le nom évoque en lui la méfiance et la réprobation — comme sont proches tous les idéalistes utiles.



Un premier point qu'il convient de mettre en lumière, c'est que Gandhi n'est pas, comme on a tendance à le supposer, un fanatique religieux, comparable aux agitateurs musulmans de l'Afrique, ni même ce qu'on pourrait appeler un apôtre religieux. Si Tilak, qui remua avant lui l'âme de l'Inde, avait vécu, il est possible que Gandhi n'eût été, parallèlement à lui, qu'un guide religieux, comme Romain Rolland en fait, avec raison l'hypothèse. A certains moments de sa miraculeuse carrière, Gandhi aurait pu se faire accepter, s'il avait voulu, comme l'actuelle incarnation de Bouddah, — mais il ne l'a pas voulu. Certes, la religion joue un rôle prépondérant dans sa

40136
165

vie et dans son action. Mais en tout état de cause, il n'en pouvait aller autrement pour créer un mouvement dans des milieux aussi intégralement religieux que les innombrables grandes cités et les 750.000 villages de la presque île Gangétique. Au reste, la piété de Gandhi est sincère, profonde, totale. Mais il est remarquable de constater combien il tient peu à la lettre du dogme indouïste, qui est le sien et celui de la majorité de son peuple. Il a hardiment remanié l'ancestrale croyance en la débarrassant de certaines grosses superstitions, telle que celle des non-touchables ou parias, mis en marge des castes et frappés de malédiction terrestre (1). Mais ce retour aux puretés originelles (le Rig-Veda ne parle pas des parias), ne lui suffit pas. En réalité Gandhi, tout en pratiquant scrupuleusement l'indouïsme, tend à une religion élargie et éclectique, d'ordre sentimental et moral, rebelle au formalisme qui est l'étiquette spécifique de chaque religion, et attiré par l'esprit qui leur est commun à toutes.

A son ami et biographe Doke, il confia que les religions juive, chrétienne, indouïste, mahométane, parsi, bouddhiste et confucienne « avaient toutes une place dans son cœur, comme les enfants d'un même père ». Il écrit : « L'indouïsme n'est pas une religion exclusive... Il enjoint à chacun d'adorer Dieu selon sa propre croyance... Je crois que la Bible, le Koran et le Zend Avista sont d'une inspiration originelle aussi divine que les Védas. »

On le voit, et c'est là quelque chose qui nous surprend et qui nous émerveille, cet homme si pieux a modifié sa religion selon sa conscience et son idéal, au lieu de se plier au détail despotique d'une croyance acceptée aveuglément.

C'est un non-mystique et un anti-fanatique, celui qui a la fermeté de chercher les lignes constructives, édifie une réglementation intérieure harmonieuse et consacre sa ferveur et la ferveur de ceux qui l'écoutent, à l'observance toujours lucide de cette réglementation. Ces caractères rapprochent Gandhi de ceux dont la religion, passionnément pratique et génialement simplifiée à la chose publique et à l'œuvre commune, n'est qu'une démonstration de l'accord préexistant entre le haut savoir et la haute moralité et adorable par ses deux faces.

D'autres faits établissent que la figure de Gandhi dépasse le cadre religieux : une des missions essentielles auxquelles il s'est adonné dans l'Inde, a été d'obtenir l'alliance des Indouïstes et des Musulmans, dont le millénaire antagonisme paraissait irrédicible. Il a réussi à faire de ces deux oppositions au pouvoir, une seule opposition, et cela est un résultat presque fabuleux. Personne ne s'était senti l'audace et la puissance suffisantes pour envisager même ce rapprochement et il est inutile d'ajouter que les Anglais envenimaient méthodiquement, l'antipathie réciproque des deux principales fractions religieuses de l'Inde.

Les Indouïstes ont annexé à leurs revendications propres celles des mahométans Indous (qui, au nombre de 70 millions, constituent la plus grande agglomération des sectateurs de l'Islam qui soit sur le globe), touchant le traitement infligé au Khalife et l'attentat du traité de Sévres contre l'intégralité de l'empire ottoman : Ces mesures violaient outrageusement les engagements formels pris par l'Angleterre lorsqu'elle avait sollicité l'enrôlement en masse des musulmans de la Péninsule dans l'armée anglaise (2).

(1) Et lorsque les catholiques ont « évangélisé » l'Inde, après la conquête portugaise, ils ont respecté la tradition des parias auxquels on ne donnait la communion qu'au bout d'un bâton !

(2) Elle tira presque un million de soldats de l'Inde pour la guerre « du Droit ».